

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 42

Artikel: Pensées
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183391>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mune a acheté de ses héritiers. C'est à cette époque aussi qu'un seigneur français est devenu le propriétaire du domaine.

Rappaz n'était nullement aimé au village ; on détestait en lui, non seulement l'âpreté hautaine qu'il mettait dans tous ses rapports avec ses voisins, mais encore son avarice sordide et la dureté avec laquelle il traitait les gens qui travaillaient pour lui. Personne ne voulait plus entrer à son service. Il trouva cependant un valet qui réussit à gagner ses bonnes grâces, au grand étonnement de tous les gens du village.

Marc, c'était ainsi que s'appelait ce nouveau valet, était un véritable modèle de jeune homme. Intelligent, actif, laborieux, toujours alerte et dispos, il s'était fait un devoir de ne jamais contredire son maître et de supporter sans réplique tous ses emportements. Marie, sa fille, savait bien pourquoi Marc était si gentil, poli, et si plein d'égard pour son père. Les deux jeunes gens s'aimaient. La conduite de Marc lui avait été dictée par sa bien-aimée, et chacune de ses actions dépendait de ses regards.

C'était déjà la troisième année que Marc se trouvait au service de Rappaz ; il avait vingt-quatre ans et Marie en comptait dix-neuf, lorsqu'un beau jour, c'était au temps de la fenaison, Marc demandait avec tant d'instance à son amie de lui permettre de la demander en mariage, ce qu'elle lui accorda. Elle l'avait fait parce que quelques jours auparavant son père, dans un accès de bonne humeur, lui avait dit : « Ah ! si Marc avait de la fortune, je n'aurais pas de la répugnance à le prendre pour gendre ».

Le soir de ce même jour, avant de se coucher, Marc fit sa confidence, et Rappaz lui dit d'un ton goguenard : « C'est un grand honneur que tu veux me faire, mon garçon, j'accepte tes propositions, à la condition que tu me prouve ton amour pour ma fille par quelque chose d'extraordinaire. Tiens, voici mon verger, il y a tout juste trois poses, si tu es en état de me le faucher dans une seule journée, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, je te donnerai Marie. »

— Vous y engagez-vous sérieusement, lui demanda Marc avec une anxiété fiévreuse.

— Oui, mon garçon, mais je pense que tu ne seras pas si fou de croire que tu pourrais achever cet ouvrage tout seul, lors même que tu aurais quelqu'un pour aiguïser tes faux, ce que je t'accorderai par dessus le marché.

En disant cela, le vieux Rappaz alla se coucher, tout en riant, laissant le pauvre Marc seul dans la chambre. Marie, qui avait entendu les paroles de son père de la chambre voisine, vint en toute hâte féliciter Marc et l'encourager à entreprendre un ouvrage qui devait couronner leur amour. « Je serai à tes côtés mon bien-aimé, je t'apporterai à boire, et avec l'aide de Dieu, tu sortiras vainqueur de cette épreuve difficile. »

— En voyant Marie si pleine d'espérance et si disposée à s'associer à son œuvre, Marc se crut assez fort pour l'entreprendre. Il promit à Marie de commencer le lendemain à la pointe du jour le travail dont dépendait le bonheur de sa vie. Il se rendit à la grange, prépara trois faux pour le lendemain, et à minuit, alla se coucher pour trouver quelques forces dans le sommeil. Mais il ne put dormir. Des rêves de bonheur le tenaient éveillé sur sa couche. A trois heures du matin il se leva, se rendit au verger et ne tarda pas à être suivi par Marie.

— Que faut-il maintenant vous raconter ! dit le paysan. Regardez vous-même cet immense verger. Croyez-vous que le faucheur le plus intrépide de nos jours soit en état de faucher l'herbe de la première récolte dans l'espace d'environ vingt heures ? Quand à moi du moins je ne voudrais pas m'y engager.

— Cependant, ce pauvre Marc qui n'avait pour aide qu'une jeune fille, ne le soutenant que par ses regards et ses paroles, vint à bout de son épreuve difficile. Bien souvent sans doute, les bras lui tombaient de lassitude, toute sa figure, tous ses membres ruisselaient de sueur. Marie prenait son mouchoir pour l'essuyer, et l'embrassait, dès qu'elle voyait que Marc allait perdre courage. Le vieux Rappaz ne disait rien, il calculait seulement combien le travail de Marc lui rapporterait, puisqu'il n'était pas obligé de payer ce travail.

Au moment où les arbres du verger jetaient sur les fauchées leur ombres fantastiques, Marc presque épuisé ; un regard d'amour de sa belle fiancée le fortifia tellement, qu'au moment où le soleil se couchait, le pauvre garçon, d'un dernier effort, jeta loin sa faux : il avait terminé son ouvrage, il était vainqueur ! Marie s'élança dans ses bras avec des cris de joie.

A ce moment le père Rappaz arriva, et d'un ton courroucé il cria de loin : « Ah ça, Marc, crois-tu que je suis fou ? As-tu pris au sérieux ce que je t'ai dit en plaisantant. Viens boire un coup, cela te fera passer tes idées de mariage ! »

Il aurait pu se dispenser de blesser le cœur de Marc par ces paroles déloyales et cruelles. Le pauvre garçon avait déjà cessé de vivre. Son cœur s'était brisé par la transition de l'anxiété la plus vive à la joie la plus extravagante.

Il tomba sur la terre, et Marie se jeta sur son corps inanimé avec des cris de désespoir si déchirants que le vieux Rappaz lui-même se sentit défaillir.

— Console-toi, ma chère enfant, dit-il, c'est un jugement de Dieu, viens dans mes bras, je chercherai à te faire oublier ta perte.

Marie n'entendit pas les paroles pleines de repentir de son père. Elle se releva folle, Elle resta trois jours dans cet état, et n'en sortit que pour prononcer ces dernières paroles : « Enterrez-moi dans le tombeau de mon bien-aimé ! »

Rappaz ne survécut pas longtemps à sa fille ; avec lui s'éteignit toute la famille ; sa fortune passa à des collatéraux.

Ce récit du paysan avait fait une telle impression sur moi que je restai quelques moments comme si j'étais foudroyé. Ensuite je lui disais : C'est donc le pauvre Marc qu'on entend foucher dans ce verger pendant la nuit ? »

— Oh que non, me répondit mon narrateur ; le pauvre garçon a trouvé sans doute son repos éternel. Le faucheur nocturne, c'est le vieux Rappaz, qui fauchera ce pré et tous les lieux où se commettent des crimes jusqu'au jour du jugement dernier.

F. NESSLER.

PENSÉES

Orgueil, orgueil, c'est toi qui nous fais commettre la plupart de nos fautes et qui nous empêche de les réparer.

Les plus belles pages de l'histoire d'un peuple sont celles qui nous le montrent dominé par le sentiment de ses devoirs.

La plupart des hommes voient les choses comme les voit un myope sans le secours de ses lunettes.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Couleurs et pinceaux de *Winsor et Newton*, pour l'aquarelle ; boîtes en tôle pour les dits : blanc (chinese white), de *Newman's* en tubes et en flacons. — Papiers tintés et blocs. **Assortiment complet de fournitures de bureaux.** Stéréoscopes, albums de vues suisses. **Cartes célestes**, avec horizon mobile. Jumelles de touristes et de théâtre d'excellente qualité.

Au même magasin, à vendre, faute de place, un **cabinet de lecture**, de 1800 à 2000 volumes.